

Les temps sont mauvais

Autor(en): **Glogger, Beat**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique**

Band (Jahr): - **(2002)**

Heft 55

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-554027>

Nutzungsbedingungen

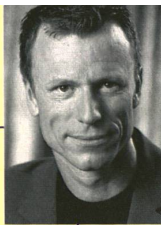
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Beat Glogger est journaliste indépendant à Winterthur. Il présente dans cette chronique son opinion personnelle sur le monde de la recherche.

Les temps sont mauvais

« Les temps ne sont pas aussi mauvais qu'on veut bien le dire », m'a rétorqué l'éditeur d'un journal régional quand je lui ai exposé mon idée. Cela m'a motivé. D'autres avant lui m'avaient affirmé que c'était une mauvaise période pour de nouvelles idées, trop mauvaise. Et voilà que quelqu'un qui était bien placé pour le savoir m'encourageait à être optimiste. Fort de cet encouragement, j'ai cru qu'il était possible de parler de la place scientifique suisse dans la presse suisse autrement qu'à l'occasion de la remise d'un Prix Nobel. Malheureusement, je dois déjà vous dire que les pessimistes auront raison à la fin de cette colonne. Mais procédons d'abord dans l'ordre.

La récente remise du Prix Nobel, distinction scientifique suprême, au chercheur suisse Kurt Wüthrich a une fois de plus mis en évidence l'énorme décalage entre la valeur de la recherche suisse et son traitement dans la presse nationale. Pour le dire crûment: à moins d'être « nobélisée », la recherche suisse n'existe pas dans les quotidiens du pays. Imaginez que l'on ne parle des skieurs suisses que lorsqu'ils gagnent une médaille d'or aux Jeux Olympiques! Pourtant, la Suisse est le pays à plus forte densité de Prix Nobel du monde – on ne peut pas en dire autant pour les sportifs médaillés d'or.

En Suisse, seuls six quotidiens et cinq hebdomadaires ont une rédaction scientifique. Les deux régions les mieux loties en matière de journalisme scientifique sont Zurich, où se trouve une des meilleures hautes écoles techniques du monde, et Bâle, qui compte la plus grande densité de scientifiques et de chercheurs du monde. Du côté de Berne, du Plateau alémanique, de la Suisse centrale et du Sud-Est, pas trace de journalisme scientifique. Ce qui équivaut à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires dépourvus d'articles scientifiques, cela dans un pays où la formation et le savoir sont la seule matière première!

Cette situation choque non seulement les milieux scientifiques et leurs chargés de relations publiques, mais dérange aussi les rédacteurs en chef qui savent qu'une

bonne rubrique scientifique peut faire grimper le tirage d'un journal. C'est ainsi qu'avec l'aide de spécialistes de la branche est né un concept rédactionnel à l'attention de tous les journaux régionaux d'une certaine importance. Une rédaction centrale, indépendante, aurait rédigé chaque semaine une page scientifique qui aurait été offerte pour publication à des journaux ne se faisant pas concurrence. L'idée a été applaudie de toutes parts – mais poliment refusée.

« On aurait bien voulu, mais on n'a pas pu. » Telle a été la réponse. Motif invoqué: le manque d'argent. Quelle bonne raison pour renoncer à la création d'une nouvelle rubrique! On peut quand même se demander pourquoi les mêmes journaux n'hésitent pas à offrir des suppléments culturels de plusieurs pages dans lesquels ils encensent la prestation d'une troupe locale de théâtre amateur ou « décodent » la performance incompréhensible d'une troupe de théâtre expérimental. On peut aussi se demander pourquoi un journal n'augmenterait pas simplement son prix afin d'offrir à ses lecteurs des articles sur des thèmes qui, selon les sondages, les intéressent vivement. « Exclu, ce n'est pas le moment, aujourd'hui chaque franc compte », répond un rédacteur en chef. Littéralement, c'est bien ça: la page scientifique proposée aurait en effet coûté un franc par exemplaire et par année pour un quotidien régional moyen, 50 centimes ou moins encore pour un grand journal. Trop cher! Décidément, nous sommes vraiment en période de vaches maigres.

Faut-il dès lors, pour diffuser la science, s'y prendre comme Kurt Wüthrich avec ses recherches? Ses travaux dans sa patrie d'élection, les Etats-Unis, sont en effet financés par des sponsors. Quand donc le journalisme scientifique sera-t-il sponsorisé au même titre que les Prix Nobel, les coureurs cyclistes ou les concerts de rock?

B. G.